Revitaliser l'identité de la CM dans l'évangélisation des pauvres et la formation du clergé et des laïcs

Jésus-Christ a réuni autour de lui des hommes sans aucune formation missionnaire. Aucun d'entre eux n'était rabbin, formé pour enseigner dans une école juive, et aucun n'était diplômé d'une école grecque de rhétorique. La plupart d'entre eux étaient des pêcheurs, l'un d'eux était un collecteur d'impôts. C'est ce type humain que le prophète de Nazareth a choisi pour former la communauté des disciples. Il était lui-même un maître pour eux et son enseignement les formait. Le Christ lui-même leur a enseigné l'art de la mission.

L'enseignement a été organisé avec précision par Jésus. Lorsque les disciples partent en mission, ils ont été bien formés par l'enseignement du Maître, ils ont reçu des instructions précises sur les endroits où ils doivent aller et sur la manière dont ils doivent se comporter dans les différentes situations. À la fin de leur mission, ils revenaient auprès du Christ et lui rendaient compte en détail de ce qu'ils avaient fait. Les disciples étaient responsables des tâches qui leur étaient confiées.

Jésus a prêché la Bonne Nouvelle toujours et partout. Il ne faisait pas de distinction entre la prédication officielle et la prédication privée, entre les sermons aux foules, qui pouvaient atteindre quelques milliers de personnes, et la prédication individuelle, comme la conversation nocturne avec Nicodème ou le bref échange de midi avec la Samaritaine au puits. Chacune de ses paroles, chacun de ses gestes, chacun de ses événements devenait la transmission de la Bonne Nouvelle. Sa présence était la proclamation de l'Évangile. Il était lui-même la Bonne Nouvelle.

Une deuxième caractéristique importante de l'enseignement missionnaire de Jésus est sa capacité à utiliser n'importe quelle situation pour prêcher la Bonne Nouvelle. Le Maître de Nazareth enseigne dans tous les contextes : à la maison, à la synagogue, en plein air, au temple, à la piscine de Siloé, depuis une barque. Il enseigne la nuit, à l'aube et au crépuscule. Il enseigne dans la tempête, sur la route, assis à table, devant un tribunal en tant qu'accusé et suspendu à une croix. Dans l'atelier missionnaire du Christ, chaque situation dans laquelle se trouve le missionnaire est bonne pour la transmission de l'Évangile.

Il est quelque peu restrictif et équivoque de confiner la prédication de l'Évangile au moment exclusif de l'homélie en chaire. Le risque est de faire de l'Évangile une théorie sans lien avec la vie concrète. Au contraire, l'Évangile est la Bonne Nouvelle de la vie - la vie commune, ordinaire - de chaque être humain. À l'école du Christ, le missionnaire doit maîtriser l'art d'atteindre chaque être humain avec la Bonne Nouvelle.

Jésus communique la Bonne Nouvelle à deux niveaux : l'un que nous pouvons appeler le niveau scolastique, l'autre est lié aux discours qu'il prononce devant les foules. Le niveau dit scolastique comprend les instructions adressées aux disciples. Parfois, il utilise ce terme pour désigner les apôtres qu'il a choisis et son groupe missionnaire de soixante-douze personnes, d'autres fois pour désigner tous ceux qui veulent le suivre.

Au deuxième niveau se trouvent les discours aux foules, dans lesquels Jésus raconte le Royaume de Dieu à travers une parabole. La vérité évangélique est cachée dans la parabole derrière un beau vêtement qui attire l'attention et est capable de captiver les auditeurs.

Les dialogues dans lesquels Jésus communique les vérités de l'Évangile sont une forme intéressante de prédication. Ils se déroulent toujours dans une situation bien définie. Nombre d'entre eux sont de nature apologétique. L'art de la discussion a été l'un des facteurs importants de ses succès missionnaires.

Les disciples de Jésus de Nazareth, appelés "chrétiens" par l'administration romaine ou par les habitants d'Antioche (Actes 11:26), dans un effort pour ajouter des hommes et des femmes à la première communauté de disciples du Nazaréen, ont raconté les choses que Jésus a dites et faites par les moyens de communication dont ils disposaient alors : en parlant dans les synagogues des juifs ou sous les arcades des villes, en utilisant les occasions de rencontres ethniques et familiales.

Le jour de la Pentecôte, après la descente de l'Esprit Saint, Pierre adresse un discours missionnaire à la foule rassemblée. Le chef du collège apostolique expose brièvement l'annonce chrétienne et exhorte les auditeurs à la conversion. "Ceux qui ont accepté sa parole ont été baptisés, et environ trois mille personnes se sont jointes à eux ce jour-là. Ils étaient assidus à l'enseignement des apôtres et à la communion fraternelle, à la fraction du pain et aux prières" (Ac 2, 41-42). Cet "enseignement des apôtres" concerne à la fois la préparation au baptême et la période post-baptismale. Il y a des personnes qualifiées et mandatées pour enseigner : les apôtres et immédiatement avec eux les docteurs, et plus tard les évêques et d'autres. Dès le début, un bloc de doctrines est formé, qui doit être enseigné et accepté pour entrer dans l'Église et qui constitue quelque chose d'essentiel à transmettre : "Je vous fais connaître, frères, l'Évangile que je vous ai annoncé et que vous avez reçu, dans lequel vous demeurez fermes et dont vous recevez aussi le salut, si vous le gardez dans la forme où je vous l'ai annoncé" (I Corinthiens 15, 1-2).

Le christianisme a rapidement émergé de la Palestine et a commencé à se répandre dans le monde entier. Les disciples de Jésus, lors de leurs voyages missionnaires, ont commencé par proclamer le kérygme dans les synagogues, trouvant dans la communauté juive un lieu naturel pour commencer l'activité missionnaire, après tout ils étaient juifs. Comme nous l'apprend le Nouveau Testament, en particulier les lettres de Paul, d'autres personnes se sont jointes aux premières communautés.

L'Évangile a également commencé à atteindre des communautés autres que la communauté juive, comme les Grecs, qui venaient d'une expérience religieuse complètement différente de celle des Juifs et qui partaient de questions radicalement différentes. Ils n'avaient jamais entendu parler du Messie, n'attendaient ni ne craignaient sa venue, ne s'intéressaient pas à la loi juive et ne connaissaient pas les commandements de Dieu. Ils étaient pieux, voire superstitieux, ils croyaient de manière fataliste en des divinités qui pouvaient accorder des dons divers aux gens, mais qui pouvaient aussi leur apporter le malheur ; ils participaient donc à l'offrande de sacrifices d'action de grâce et de supplication, croyant que le sort non seulement des individus, mais aussi de communautés entières en dépendait. Lorsqu'ils voyaient quelqu'un se détourner de ces offrandes, ils le considéraient comme un ennemi public, un anarchiste qui voulait détruire l'État. Ils ne croyaient pas non plus à la résurrection des morts, estimant que l'immortalité de l'âme suffisait entièrement au bonheur. Après la mort, il faudra se purifier de tout mal, mais il y a l'espoir d'une éternité heureuse pour l'âme. Paul, dans son travail missionnaire à l'Aréopage d'Athènes, était écouté jusqu'à ce qu'il commence à parler de la résurrection. Lorsqu'il entendit parler de la résurrection des morts, il ne reçut que des moqueries de la part de ceux qui l'écoutaient (Actes 17:16-34). Certains, cependant, se sont intéressés et ont cru, et même leurs noms ont été enregistrés : Dionysius et un certain Dámaris.

Dans son enseignement, saint Vincent se réfère aussi fréquemment à l'activité missionnaire du Christ et des premières communautés apostoliques. Le courant qui traverse toute la spiritualité de Vincent de Paul est le mystère du Fils de Dieu envoyé et incarné pour être *"missionnaire du Père"*. "*Le Fils de Dieu est venu évangéliser les pauvres, ne sommes-nous pas envoyés dans le même but ? Oui, les missionnaires sont envoyés pour évangéliser les pauvres. Oh, quel bonheur de faire sur la terre la même chose que Notre Seigneur y a fait !* Ce Christ incarné pour évangéliser les pauvres est *"la règle de la mission"*. "*Jésus-Christ est le vrai modèle et le grand cadre sur lequel nous devons conformer toutes nos actions"*.

Pour nous, l'esprit n'est rien d'autre que l'action de l'Esprit Saint agissant en saint Vincent et l'inspirant à suivre le Christ d'une manière nouvelle. C'est ce même Esprit qui nous a appelés à suivre le même chemin. Pour notre fondateur, les cinq vertus spécifiques, qu'il nous recommande de pratiquer de manière particulière, sont des éléments de " l'esprit " de la Congrégation de la Mission. La "fin" est de continuer la mission du Christ comme évangélisateur des pauvres ; les "œuvres" ou ministères sont des moyens par lesquels il est possible d'incarner l'esprit et d'atteindre la fin de l'institut. L'esprit et la fin demeurent, les œuvres changent, en fonction des besoins du monde, de l'Eglise et des pauvres.

Saint Vincent constate, chez les pauvres, une ignorance effrayante des vérités de la foi ; il en est hanté comme d'un cauchemar : " Quand je revenais de mission et que je retournais à Paris, il me semblait que les portes de la ville allaient tomber sur moi et m'écraser ". D'où l'organisation des missions, dont le but premier est de ramener les fidèles à la pratique des sacrements, et qui se développent, très vite, en une véritable action d'évangélisation des enfants et des adultes, par la prédication et le catéchisme. C'est là aussi que se révèlent l'originalité et la modernité de l'œuvre de Vincent de Paul.

Tous les historiens s'accordent à dire que Vincent de Paul a joué un rôle central dans la réforme de la prédication de son temps. Il est d'ailleurs significatif, et sans doute providentiel, que son travail se soit déroulé en deux sessions de prédication : Folleville et Châtillon, sans parler de ses discours aux Dames. Dès lors, saint Vincent s'emploie à faire passer l'Église de l'"éloquence sacrée" à la "prédication missionnaire" ; il propose une méthode qui, selon son auteur, a inspiré la plupart des prédicateurs de son temps.

Vincent, qui avait goûté à la simplicité et à l'efficacité de la prédication selon cette petite méthode, l'a plus d'une fois analysée et a essayé d'en établir les lois, pour rendre cette méthode de prédication accessible à tous, pour toucher les cœurs et les conduire à la conversion. Cela demande avant tout de l'humilité, "la vertu dont les missionnaires ont le plus besoin" pour être conformes à Notre Seigneur. "Parler de choses hautes et élevées ne fait que détruire, au lieu d'édifier". Il faut donc s'enraciner dans la simplicité, parler le langage de tous les jours, sans effets de style, sans comparaisons savantes ni digressions littéraires, il faut "prêcher surtout par le bon exemple, oui, par le bon exemple, en observant bien ses propres règles, en vivant en bon missionnaire, car autrement, messieurs, tout ce que l'on fait ne sert à rien, n'est rien...". Celui qui est pour lui-même plongé dans le désordre, sans règles, qui ne cherche que son propre confort, comment pourra-t-il éloigner les autres du vice ? C'est absurde ! On lui dira : *Medice, cura te ipsum*. C'est donc clair, rien n'est plus évident que cela". "Faites attention à cela, mes frères ! Vous qui partez en mission, vous qui parlez au public, prenez garde !

La prédication doit être avant tout une invitation à la conversion. Pour cela, il n'y a qu'un seul moyen : annoncer l'Evangile : "La Compagnie doit se donner à Dieu pour expliquer les vérités de l'Evangile avec des comparaisons familières lorsqu'elle travaille dans les missions. Nous n'utilisons que très sobrement, dans la prédication, les passages des auteurs profanes". Et encore : "Ne craignez pas d'annoncer les vérités chrétiennes aux peuples dans la simplicité de l'Évangile et des premiers ouvriers de l'Église."

Cependant, c'est au prédicateur de s'assurer que la Parole de Dieu rencontre la vie concrète des gens, et pour ce faire, saint Vincent décrit les étapes d'une bonne prédication : expliquer clairement la nature du sujet à traiter, puis les raisons données, et enfin les moyens proposés pour sa réalisation.

Vincent a franchement admis que la formation du clergé n'était pas au premier plan de ses préoccupations lorsqu'il a fondé la Congrégation de la Mission. La pensée de Vincent sur ce sujet a évolué lentement. Les premiers documents fondateurs de la Congrégation de la Mission ne mentionnent d'ailleurs pas d'initiatives ou de projets concernant la formation du clergé. Lors d'un voyage en juillet 1628, après une conversation avec Vincent, l'évêque de Beauvais, Augustin Potier, décida de recevoir les ordinands dans sa maison en septembre pour mieux les préparer au ministère sacerdotal.

S'agissait-il de la première initiative de Vincent pour la formation du clergé ? Beaucoup plus tôt, pendant son travail paroissial à Clichy, Vincent avait réuni autour de lui un groupe de dix ou douze jeunes hommes qui pensaient à la prêtrise, parmi lesquels se trouvait Antoine Portail, alors âgé de 20 ans. Notre Fondateur en vint à la conclusion que, pour assurer la formation du clergé, il fallait créer une communauté dédiée à sa croissance humaine et spirituelle. Comment lui est venue cette idée ? Un an auparavant, le 11 novembre 1611, Pierre de Bérulle avait réuni un groupe de cinq prêtres pour vivre en communauté tout en restant prêtres diocésains. Peut-être à cause du caractère autoritaire de Pierre de Bérulle et du style que prenait la communauté, le Père Adrien Bourdoise la quitta pour fonder une communauté similaire avec d'autres ecclésiastiques, d'abord dans la paroisse de Saint-Christophe, puis dans celle de Saint-Nicolas-du-Chardonnet. Dans les années qui ont suivi, Saint-Vincent a souvent collaboré avec cette communauté.

En 1632, les documents commencent à mentionner systématiquement des retraites pour les ordinands. A Paris, la Congrégation était obligée de recevoir tous les candidats à l'ordination que le diocèse de Paris envoyait à la Maison de Saint-Lazare et devait leur fournir le gîte et le couvert pendant une période de deux semaines avant l'ordination. La bulle d'érection de la Congrégation '*Salvatoris nostri*' (1633) mentionne explicitement une retraite organisée pour ceux qui se préparent à l'ordination.

Au fur et à mesure que le nombre de séminaires augmentait, Vincent s'est de plus en plus intéressé à ce que nous appelons aujourd'hui la formation des formateurs. Le souhait du saint était que chaque membre de la Congrégation soit bien préparé, à la fois pour son travail dans les missions et pour le travail de formation dans les séminaires. Vincent était bien conscient qu'il s'agissait d'un idéal difficile à atteindre.

À partir de 1633, Vincent a commencé à réunir un groupe restreint de prêtres diocésains intéressés par leur propre formation continue. Les conférences ont attiré des prêtres zélés, dont beaucoup sont devenus des dirigeants influents de l'Église en France. Vincent, en tant que président, sélectionnait soigneusement les participants. L'organisation prévoyait des réunions hebdomadaires, les membres se réunissant généralement le mardi à Saint-Lazare. La structure du groupe offrait des opportunités de développement, de soutien mutuel et de coopération. L'admission dans le groupe n'était pas facile ; seuls ceux qui menaient une vie exemplaire étaient acceptés. Au fil des ans, les conférences ont également conduit les membres à une vie apostolique active : enseignement du catéchisme aux enfants, évangélisation et enseignement aux pauvres, assistance spirituelle dans les hôpitaux et missions populaires. Bien que la plupart des membres n’aient pas eu l'intention de devenir missionnaire, les conférences ont mis l'accent sur les vertus que Vincent pensait que tous les missionnaires devaient posséder, en particulier la simplicité et l'humilité. La question peut se poser : ne devrions-nous pas, aujourd'hui, bénéficier de ces premières expériences que nous venons de rappeler ?

Au milieu du XVIIIe siècle, les deux familles vincentiennes étaient en grand déclin : la discipline était respectée, mais le charisme n'était pas vécu. D'où une grave crise au moment de la Révolution française. L'action du Père Jean-Baptiste Etienne fut décisive, car il prit sur lui de réveiller l'ardeur missionnaire dans les deux familles vincentiennes. L'époque exigeait des choix courageux de la part des supérieurs, et le Père Etienne sut donner une réponse forte en renouvelant les communautés sous le signe du charisme originel, en fixant des objectifs courageux (et l'ouverture missionnaire était très importante), il réussit à provoquer un profond renouveau dans la prière. À partir du 19e siècle, le nombre de Filles de la Charité a augmenté de façon spectaculaire. Leur vocation leur permettait de quitter le pays, d'étudier, de voyager. Puis, comme souvent, la peur a pris le dessus. Le manque de personnalité et de caractère des consacrées conduit à un revirement, le charisme se réduit à l'exécution répétitive d'une partition éprouvée, la peur prend le dessus et l'emporte sur l'action de l'Esprit.

Si nous voulions décrire la réalité et la société dans lesquelles nous vivons aujourd'hui, nous pourrions utiliser l'étiquette "post-chrétienne" (que je préfère à "non-chrétienne" ou "anti-chrétienne"). La nature ambiguë de la culture sécularisée et sécularisante crée une énorme confusion intellectuelle et morale. La vitesse et l'ampleur avec lesquelles ce phénomène se répand sont souvent minimisées. Dans cette confusion, la discussion sur ce qui est bon, mauvais ou indifférent est plus nécessaire que jamais. Dans les ruines de la civilisation chrétienne, il est exceptionnellement difficile de distinguer le contenu de l'ornement, le blasphème du mauvais goût, une coutume digne d'être sauvée de celle qui peut être négligée.

Si le Titanic est en train de couler, le moment est venu de réfléchir à l'attitude à adopter vis-à-vis d'une civilisation chrétienne en crise, et donc aussi à l'attitude missionnaire à adopter dans une période de forte sécularisation. Certaines opinions se dessinent déjà clairement et des attitudes extrêmes se font jour. Certains, encourageant l'orchestre à plus de vigueur, sont enclins à défendre chaque ornement. Ils jurent en esprit que, même s'il est vrai que le navire chrétien coule (ce qu'ils ne croient pas vraiment), ils seront les derniers à sombrer. D'autres, au contraire, voient dans cette situation une opportunité de renaissance. Après tout, le christianisme et la civilisation chrétienne ne sont pas la même chose. Que les vieux décors brûlent, que les privilèges disparaissent enfin, que les ambitions mondaines soient oubliées, et que le christianisme pur, débarrassé des habitudes et des coutumes gênantes, apparaisse enfin sous nos yeux. Que faire ? Jouer dans l'orchestre ou agir en accélérant et en facilitant le naufrage du navire ?

Notre peur de l'inconnu n'est évidemment pas surprenante, surtout lorsque la chute menace de détruire tant d'acquis importants. Chaque jour, il est difficile de se consoler en pensant que les civilisations vont et viennent. Il est naturel de les identifier au monde. Saint Jérôme disait : *si Rome peut tomber, que reste-t-il de sûr ?* Ne pensons-nous pas la même chose ?

Il est donc possible d'adopter l'attitude selon laquelle, malgré tous les inconvénients que cette situation entraîne, il convient de la considérer comme une bénédiction. Nous devrions donc nous concentrer sur ce qui est important pour nous, en acceptant qu'il est tout aussi inefficace qu'inutile de se battre sur des questions secondaires. Après tout, l'Église ne disparaîtra pas avec la disparition de la civilisation. Nous défendons ce qui est important sans utiliser l'autorité du Christ pour faire l'apologie de questions secondaires par rapport à la Révélation. L'Église a survécu parce que, au lieu de mourir pour l'empire, elle a commencé à évangéliser les barbares. La condition du dialogue avec les personnes extérieures à l'Église, la condition de l'évangélisation aujourd'hui, c'est la capacité d'engager un dialogue fructueux.

D'un autre côté, ce qu'on appelle le christianisme pur, toujours désiré par ceux qui ouvrent volontiers leurs portes aux barbares, est une illusion - une illusion dangereuse. La nature de la connaissance humaine est telle que, à l'exception des mystiques, nous connaissons Dieu indirectement, et donc, pour la plupart d'entre nous, la condition pour connaître le Verbe est qu'il soit incarné. Le divin et le sacré se révèlent à nous à travers le sensuel. Le Dieu qui se révèle à nos yeux prend une forme concrète : le Verbe s'est fait chair, ce qui signifie également que sa Vérité s'est incarnée dans une langue, une culture et une époque particulière. Il n'y a pas de christianisme sans hommes, et les hommes parlent toujours une langue, vivent à une époque, appartiennent à une culture. Tant que nous vivons dans la chair, il n'y a pas de place pour un christianisme pur qui ne cache qu'une naïveté de pensée, ou qui est l'expression déguisée d'un désir d'exprimer les vérités de Dieu dans la langue d'une culture nouvelle ou simplement différente.

D'ailleurs, est-il vraiment nécessaire de précipiter la mort de quelque chose qui porte encore des fruits spirituels ? Nous ne devons pas sous-estimer la coutume. Il est facile de tomber dans le vide en disant que nous devons être fidèles au contenu et non à l'ornementation, à la Parole et non à la manière de l'exprimer. Mais rappelons-nous que beaucoup d'entre nous parviennent au contenu précisément par le biais de cette ornementation passagère. Cessons donc de jeter le feu pour séparer les choses apparemment secondaires et transitoires des choses plus importantes. Lorsque le feu s'éteindra, nous pourrons malheureusement constater que, dans notre zèle, nous avons brûlé le seul pont menant à l'autre rive. La coutume, c'est un peu comme le morceau de papier sur lequel nous avons écrit notre foi. En la détruisant, nous risquons de détruire bien plus que la forme de l'écriture. Si nous renonçons à des choses mineures, ne finirons-nous pas par renoncer à des choses importantes ?

Enfin, la question du dialogue et de l'évangélisation. Qui, ayant le choix entre discuter des questions les plus importantes avec un expert avisé et un jeune garçon, choisirait ce dernier ? Après tout, la civilisation chrétienne n'est pas seulement un fardeau, mais un grand trésor de sagesse et de beauté. Lorsque nous évangélisons, nous devons trouver un langage commun avec le monde moderne, mais pourquoi ne pas l'enrichir du passé, d'une culture qui élargit notre expérience à celle de générations de chrétiens ? Et rappelons-nous qu'il n'y a aucune certitude que le Titanic va couler, malgré ce que pensent les experts sur toutes les chaînes de télévision du monde.

Les chrétiens considéreront toujours leur Révélation comme universelle et Dieu comme le seul Créateur, Seigneur et Sauveur. C'est pourquoi le message de l'Église s'adresse au monde entier et non aux membres d'une élite. Par conséquent, en principe, il n'y a pas d'alternative à la construction d'une civilisation chrétienne - toute controverse éventuelle ne peut porter que sur la nature de son architecture, sur les personnes avec lesquelles nous construirons et sur la part de l'ancien édifice qui sera utilisée pour construire le suivant. Après tout, il est clairement écrit que les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre lui.

Ce dont nous avons surtout besoin à ce moment de l'histoire, ce sont des hommes qui, par une foi éclairée et vécue, rendent Dieu crédible dans ce monde. Le témoignage négatif des chrétiens, qui ont parlé de Dieu et vécu contre Lui, a assombri l'image de Dieu et ouvert la porte à l'incrédulité. Nous avons besoin d'hommes qui gardent les yeux fixés sur Dieu, apprenant de Lui la véritable humanité. Nous avons besoin d'hommes dont l'intellect est éclairé par la lumière de Dieu et qui permettent à leur cœur de s'ouvrir, afin que leur intellect puisse parler à l'intellect des autres et que leur cœur puisse ouvrir le cœur des autres. Ce n'est que par des hommes touchés par Dieu que nous ouvrons le chemin qui le mène aux hommes.

En Europe notamment, une culture s'est développée qui, d'une manière inconnue jusqu'alors, exclut Dieu de la conscience publique, soit qu'il soit totalement nié, soit que son existence soit jugée indémontrable, incertaine, et donc appartenant au domaine des choix subjectifs, une présence en tout cas non pertinente pour la vie publique.

Malheureusement, le climat actuel de profonde défensive ne permet pas de discuter de ce que nous proposons au monde. Au lieu de nous concentrer sur des stratégies de survie, nous devons enfin réfléchir à des objectifs. Et il faut bien admettre que la vision des objectifs est extrêmement imprécise. Être d'accord sur le fait que nous ne voulons pas revenir à l'époque du pouvoir politique de l'Église ne signifie pas, malheureusement, que nous sachions clairement ce qu'il faut faire. Une critique convaincante des défauts de l'ancien modèle de civilisation chrétienne n’est pas accompagnée d'une proposition convaincante à la question : comment christianiser le monde sans répéter les erreurs du passé ? Le fait que l'Église, rendue plus sage par l'expérience des siècles, n'entende pas exercer le pouvoir politique ne signifie pas pour autant qu'elle ne cherchera pas à christianiser la politique. Il en va de même pour les questions culturelles et économiques. L'évangélisation de ces domaines est un objectif évident pour les chrétiens. Mais savons-nous vraiment ce que signifie la christianisation pour le monde d'aujourd'hui ? Savons-nous ce qu'il sera s'il embrassera à nouveau le message chrétien ? Sera-t-il semblable à ce qu'il est aujourd'hui ? Qu'est-ce qui va changer ? Ce sont des questions auxquelles je ne vois pas de réponses faciles.